

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

LE SALUT DU PRÉSIDENT



Le geste classique d'un président qui salue, c'est celui auquel nous répondions sur nos avenues, depuis quarante-quatre ans, lorsque nos premiers magistrats levaient leur chapeau haut de forme, parmi les acclamations de la foule. La guerre a changé cela, comme elle a changé bien des choses ! Aujourd'hui, lorsque le président de la République salue, il porte la main droite ouverte à la hauteur de sa visière, et c'est en soldat que le chef de l'Etat salue la France en armes.

L'union sacrée contre l'alcoolisme

Excelsior a enregistré correctement une protestation du Syndicat national du commerce en gros des vins, cidres, spiritueux et liqueurs de France contre des articles de M. Jean Finot, directeur de la *Revue*, relatifs à l'alcoolisme.

Jean Finot poursuit, en effet, avec beaucoup d'autres, et en particulier avec *l'Alarme*, la grande association antialcoolique, le bon combat contre l'alcoolisme. Il n'hésite pas à appeler les choses par leur nom, et ce sont ces expressions virulentes que n'acceptent pas les négociants, commerçants et débitants intéressés. Ils s'émeuvent peut-être plus que de raison pour des artifices de langage et des crudités de polémique qui ne changent rien au fond du débat.

Or, nous retrouvons dans la discussion qui vient de s'ouvrir au Sénat sur la réglementation et l'ouverture des nouveaux débits de boissons, des qualificatifs analogues :

« Il n'y aura pas de victoire complète, dit M. Jonnart, si, après avoir écrasé l'ennemi du dehors, nous n'avons pas balayé de notre pays l'ennemi de l'intérieur, l'alcoolisme, qui a causé déjà de si grands ravages dans notre territoire et qui continue à empoisonner les sources de la vie. »

Tout le monde est d'accord pour lutter contre l'épouvantable fléau. Mais on diffère sur les moyens, et le mal persiste. J'ai déjà fait entendre à ce sujet, dans *Excelsior*, des paroles de soldat. Mais voici que la grande voix du généralissime s'est élevée elle-même avec le retentissement qu'elle méritait; tout récemment, le général Joffre a interdit, dans la zone des armées, la vente de l'alcool et des boissons alcoolisées aux militaires de tous grades; son décret atteint ainsi l'absinthe, le bitter, le vermouth, toutes sortes d'apéritifs, eau-de-vie, liqueurs, fruits à l'eau-de-vie et tous autres liquides alcoolisés non dénommés. Les débitants qui contreviendraient à cette interdiction sont passibles des tribunaux et des conseils de guerre, sans compter la fermeture de leurs établissements.

Nous ferons remarquer aux protestataires du syndicat qu'il n'est pas question du vin, du cidre, de la bière, du café, etc. Le vin, le bon vin de France restera la boisson nationale, à condition de ne pas en abuser.

Des généraux commandant les régions de l'intérieur ont eu le même courage. Des conseils généraux ont émis des vœux très formels, auxquels les préfets se sont associés. Le mouvement est bien lancé, il entraînera, nous en sommes certains, le Parlement et le gouvernement. Des mesures restrictives ont déjà été prises, telles que la suppression de l'absinthe, la limitation des heures d'ouverture des débits de boissons. Tout cela est encore insuffisant. Il faut couper le mal dans sa racine.

Nous avons déjà demandé qu'il soit interdit à tous les mobilisés qui sont dans l'intérieur, blessés ou bien portants, d'entrer dans les débits. Cette interdiction n'aurait plus de raison d'être si les cafés et débits ne vendaient que des boissons autorisées et inoffensives, et si les lois contre l'ivrognerie étaient respectées.

Mais il faut frapper plus haut, c'est la source même de l'alcoolisme qu'il faut tarir en limitant et réglementant la production de l'alcool. Certes, nous touchons là au privilège sacrosaint des bouilleurs de cru. Il s'agit de savoir si, entre l'avenir de la race et des intérêts particuliers et malfaisants, le pays doit hésiter et équivoquer.

Certes, on nous dira que, depuis onze mois, nos soldats ont montré qu'en dépit des tares de l'alcoolisme ils avaient gardé toute l'énergie et toute la vertu de la race. Sans doute, ils ont su leur alcool sur le champ de bataille. Mais quand il faudra refaire ensuite de nouvelles générations pour remplacer celles qui ont été fauchées par cet effroyable cataclysme, allons-nous laisser encore l'alcoolisme intoxiquer le sang nouveau et stériliser les floraisons nécessaires ?

Il faut que toute la presse, unanime, fasse la campagne qui s'impose et marche, comme nos poilus, derrière le généralissime! L'œuvre de mort doit succéder l'œuvre de vie.

Général X...

Convois de prisonniers allemands

Hazebruck. — Un convoi d'environ neuf cents soldats allemands, faits prisonniers dans la région d'Ypres, a été amené à pied, hier, à Esquelbecq, pour être embarqué dans un train.

Un autre convoi, d'environ deux cents prisonniers, est passé hier soir également en gare d'Hazebruck.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

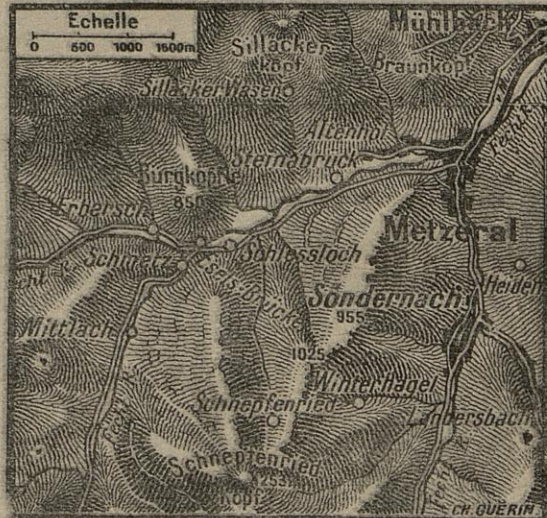
du Vendredi 18 Juin (320^e jour de la guerre)

Le front français

Nos troupes progressent en Alsace

VINGT-TROIS HEURES. — Dans le secteur au nord d'Arras, la journée a été marquée par un violent duel d'artillerie; le front ne s'est pas modifié, nous conservons tout le terrain gagné.

En Alsace, nous avons consolidé les positions conquises hier et continué à progresser. Nos patrouilles ont atteint, en fin de journée, les lisières de Metzeral. Nous avons gagné du terrain sur les deux rives de la Fecht et nous tenons sous le feu



de notre artillerie et de notre infanterie les communications de l'ennemi entre Metzeral et Munster. Nous avons fait de nouveaux prisonniers, pris des mitrailleuses et une très grande quantité de matériel, notamment des fusils et des cartouches.

Sur le reste du front, rien à signaler.

Le front italien

Nos Alliés sont partout victorieux

ROME (Communiqué du grand état-major italien) :

De petites rencontres heureuses marquent le progrès graduel de notre offensive dans la région du Tyrol-Trentin.

A Zugna-Torta, nous avons repoussé un détachement ennemi qui s'avancait, venant de Rovereto.

Dans la vallée de Costeana, nous avons occupé les positions du Sasso d'Istria et de Albrego di Faizarego, où l'ennemi a laissé entre nos mains trente prisonniers.

En Carnie, duel d'artillerie intense; nos artilleurs ont démonté quelques pièces autrichiennes et dispersé un groupe de travailleurs occupés à des travaux de renforcement et une colonne d'hommes et de bétail en marche.

Quoiqu'un fort vent ait dérangé notre observation, nous avons pu constater les effets destructeurs de notre tir sur Malborghetto; une courtine qui unissait divers ouvrages et de petits emplacements de batterie ont été sérieusement endommagés.

Des nouvelles ultérieures donnent un plus grand relief à l'entreprise hardie accomplie à l'aube du 16 juin dans la zone du Monte-Nero, au milieu de très graves difficultés de terrain, contre des positions dominantes et sous un bombardement intense de l'ennemi; nous avons recueilli jusqu'ici 600 prisonniers, dont 30 officiers; nous nous sommes emparés, en outre, de nombreux fusils et de deux mitrailleuses.

Depuis hier, un bataillon hongrois provenant de Planina-Polje, au nord-est du Monte-Nero, a prononcé une attaque violente contre notre position de Zakrain; il a été repoussé par une contre-attaque et anéanti.

Sur l'Isonzo, notre offensive a procédé de façon méthodique, ordonnée et sûre.

Des troupes qui ont débouché de Plava, ont conquis, après une sanglante action, les hauteurs environnantes et consolidé leurs positions, résistant à des contre-attaques répétées et opiniâtres de l'ennemi.

Sur le reste du front, en aval, actions d'artillerie à longue portée; la gare de Goritz a été démolie en partie et quelques wagons ont pris feu.

e.A

Le front russe

Les Austro-Allemands battus sur le Dniester

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major russe) :

Dans la région de Chavli, ainsi qu'à l'ouest du Niémen moyen, on ne signale aucun changement particulier.

Toutes les attaques allemandes prononcées le 15 juin ont été repoussées; les combats continuent. Sur le front de la Naref, aucun combat n'a eu lieu pendant cette journée.

Sur la Bzoura, en amont de Sochaetzel, le 16 juin, nous avons repoussé de petites attaques allemandes.

En Galicie la bataille continue.

Sur ce front, les engagements les plus chauds ont eu lieu le 15 juin entre le San et la Loubatsofka, ainsi que dans la région de la bourgade de Krakovetz.

Sur le front du Dniester, pendant la nuit du 15 au 16 juin, dans le secteur compris entre les rivières Tysmenitzky et Strij, l'ennemi a été rejeté en désordre.

Sur le Dniester, en amont de Jouravno, nous avons capturé, au cours des combats qui ont eu lieu les 14 et 15 juin, 202 officiers, 8.544 soldats, 6 canons, 21 mitrailleuses, des caissons et des trains ainsi que d'autre butin.

Le 15 juin, l'ennemi a passé le Dniester, en amont et en aval de Nizniof.

Les éléments de l'armée ennemie ayant passé le fleuve en amont ont été anéantis. L'offensive des éléments qui ont traversé le fleuve, en aval, a été arrêtée. Le combat continue.

Dans la direction de Chotin (Bessarabie), entre le Pruth et le Dniester, nous avons pressé des éléments ennemis le 16 juin.

Le front turc

Les Ottomans repoussés au Caucase

PÉTROGRAD, 17 juin. — Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase :

Les Turcs ont prononcé une offensive dans la région d'Azort-Akhpotztor; ils ont été repoussés. Dans la région de Van, rencontres insignifiantes entre nos troupes et des bandes kurdes.

Petite escarmouche avec les Turcs dans la région de Sopor, où les Turcs ont été rejetés dans la direction de l'ouest.

La supériorité de l'artillerie alliée aux Dardanelles

ATHÈNES. — Un officier supérieur venant des Dardanelles a déclaré :

« Les opérations consistent depuis quelques jours surtout en des actions de l'artillerie de terre, dont la supériorité sur l'artillerie turque est éclatante. »

« Nous arrosions de projectiles les Turcs, dont les pertes continuent à être élevées, bien que la plupart de leurs tranchées soient blindées. »

« Nos sous-marins sont maîtres de la mer de Marmara, et les Turcs évitent maintenant les envois de troupes par mer; ils en sont réduits à les faire passer par la voie de Rodosto, et cela demande quinze journées de marche, qui exténuent les hommes. »

Mesures contre les sous-marins ennemis

SOEIA. — J'apprends que l'état-major franco-anglais a décidé, dans le cas où les attaques de sous-marins ennemis se renouvelleraient, de couler plusieurs vieux bateaux dans la partie la plus étroite des Dardanelles, afin de fermer ainsi le passage aux navires allemands qui se trouvent actuellement à Constantinople. (Times.)

La coopération des flottes alliées en Méditerranée

Communiqué officiel de la Marine. — Dans la Méditerranée, les forces navales anglo-françaises agissent maintenant en coopération avec la flotte italienne, dont l'entrée en jeu permet, notamment, une police plus active de l'Adriatique.

D'autre part, les navires alliés s'attachent très activement à la recherche et à la destruction des dépôts de pétrole qui pourraient servir au ravitaillement des sous-marins ennemis.

Les enfants pendant la guerre

Et il semble qu'ils sentent qu'ils ont, eux aussi, leur devoir. Ils ne sont pas du tout les mêmes qu'en temps de paix.

Dans leurs jeux, sans doute, ils jouent à la guerre, comme toujours ou à peu près, et ils brandissent leurs fusils de bois et leurs drapeaux, qui semblent eux-mêmes des drapeaux enfants, de la façon martiale qui leur est habituelle. Mais, près de nous, il sont très différents de ce qu'ils sont en temps de paix. Ils sont très sérieux et tout songeurs. Ils sentent qu'autour d'eux quelque chose se joue qui n'est pas un jeu et qui dépasse en gravité tout ce qui s'est jamais vu sous le ciel. Ils ont la sensation, pour ainsi dire, de l'histoire. La notion des peuples différents, éternellement opposés et hostiles les uns aux autres est entrée dans leur esprit et les rend étonnés et soucieux.

Ils participent avec timidité et un peu de stupeur à notre vie de curiosité. Ils savent ce que c'est que le communiqué, et leur regard devient étrangement interrogateur quand ils nous voient déplier les journaux. L'un d'eux me disait : « Regardez donc tout de suite aux dernières nouvelles. » Il a sept ans. A sept ans je ne voyais certes pas de différence entre les dernières nouvelles et les autres.

Ils savent les noms des généraux, des généraux français tout au moins, et ils les nomment, sans savoir où ils sont, avec une sorte de confiance religieuse.

La guerre fait partie de leur mentalité de façon à abolir la mémoire de ce qui n'a pas été elle : « Tu ne te rappelles pas ? — Non. — C'était l'année dernière ! — C'était peut-être l'année dernière ; mais alors, c'était avant la guerre. » C'était avant la guerre ; donc cela a disparu dans une antiquité démesurée et préhistorique. Cela est tombé dans le trou noir ; cela n'existe plus.

Avec cela — et c'est à notre honneur, car ils sont nos reflets — avec cela une magnifique confiance. Ils disent indifféremment et tout à fait comme synonymes : « A la fin de la guerre », ou : « Quand nous serons vainqueurs. » De tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils entendent, de tout ce qui flotte autour d'eux, ils n'ont aspiré, ils n'ont pris en eux et ils n'ont gardé que la confiance et le bel espoir. D'instinct et comme d'un mouvement réflexe tout ce qui n'était pas cela a été repoussé et éliminé.

Ne leur dites pas : « Pourquoi ? » Ils ont la foi, et à la foi on ne dit pas : « Pour quelle raison ? » Je l'ai dit pourtant : « Pourquoi serons-nous vainqueurs ? » Et je me suis attiré cette réponse : « Dame ! Nous ne pouvons pas, pourtant, devenir Prussiens ! » Les impossibilités morales ont pour eux la consistance, l'infrangible des impossibilités matérielles. Et en cela comme ils ont raison et quelle bonne leçon ils nous donnent ! Nous serons vainqueurs parce que nous ne pouvons pas devenir Prussiens. C'est cela même ; il n'y a pas d'autre raison ; mais celle-là suffit. Ce qu'une nation courageuse et disciplinée a déclaré impossible, cela n'arrive pas ; tu as parfaitement raison, mon petit bonhomme.

Du reste, ils se mêlent très rarement de parler des affaires. Ils écoutent avec avidité ; ils écoutent activement ; ils écoutent comme on parle et l'on comprend ce que dit leur manière d'écouter ; mais ils parlent peu. Ils pensent d'une façon si intense qu'ils n'ont pas le besoin ni le désir, ni le temps de parler. Il faut, pour qu'ils parlent, qu'on les interroge.

Ils ont conscience pourtant que cette année n'est pas une année comme les autres et que l'enfant, par ce temps-ci, est une personne morale plus importante qu'en temps ordinaire. L'un d'eux ayant fait une observation, courte du reste, sur la guerre, quelqu'un lui dit : « Ce n'est pas de votre âge. » Le petit coq répliqua : « Ce n'est pas au-dessus de notre âge de parler de la guerre, puisque ce n'est pas au-dessus de notre âge d'être tués. » Il avait trop raison.

Ils sont ainsi, graves, sérieux, réfléchis, un peu plus même que je ne voudrais, et la « génération de la guerre », comme on dira pour la seconde fois dans un siècle, sera marquée, sans doute, d'un signe de mélancolie et de tristesse ; mais encore ils sont surtout ce qu'il est bon et salutaire, autant que naturel, qu'ils soient. Ils sont une portion, très précisément reconnaissable, de l'âme de la France. Leurs réflexions, leurs remarques, leurs attitudes, le regard dont ils nous interrogent, ou seulement dont ils nous suivent, nous dictent notre devoir, sans le savoir, sans le vouloir, mais par cela seul qu'ils nous le rappellent. Cette fleur de la France a son parfum, qui est tonique et fortifiant. Cette parole balbutiante de la patrie a son éloquence.

Les plus petits ont des mots qui émeuvent profondément, en leur naïveté presque cruelle.

On disait, comme tout le monde dit, un peu bêtement : « Quand finira-t-elle, cette guerre ? » « — Moi, dit un petit, je voudrais qu'elle dure très longtemps. » Stupeur et scandale. « Comment ! Qu'est-ce que tu dis là ? » « — Je voudrais qu'elle dure assez longtemps pour que je grandisse pendant et pour qu'il soit encore temps pour que j'y aille. » Le pauvre gamin ne voyait qu'un côté de la question ; mais comme il avait bon courage ! C'est une manière « d'égoïsme sacré » que cela !

Emile Faguet,
de l'Académie française.

En attendant...

Sur le patriotisme

Je connais un philosophe, philosophe de profession comme de caractère, qui s'appelle Félicien Challaye ; il nous est même arrivé, jadis, de prendre la parole dans les mêmes réunions publiques ; lui bien, moi mal ; mais ça, c'est une autre histoire... Ce Challaye est professeur de philosophie, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire ; il fut aussi grand voyageur, et il est aujourd'hui sergent dans une tranchée.

Mais comme tout arrive dans cette guerre, c'est au fond de sa tranchée qu'il a corrigé les épreuves d'un grand ouvrage qui s'appelle le Japon : car il a été au Japon, comme partout. D'ailleurs, ce curieux Challaye, de même que dans sa tranchée, eût continué à corriger ses épreuves sur la pointe d'un paratonnerre, en se trouvant fort bien assis. Il est né comme ça.

Mais je ne vous eusse point parlé de son livre sur le Japon, bien qu'il soit des plus brillamment et des plus intelligemment illustrés, si je n'y avais trouvé une définition du patriotisme que l'auteur a le tort, à mon sens, de croire uniquement japonaise. « Le patriotisme des Japonais, dit-il, vient en grande partie du culte qu'ils ont pour les morts, non seulement de leur famille, mais pour tous les héros qui ont honoré et grandi le Japon. »

Eh bien ! et nous ? Est-ce que notre patriotisme n'est pas, au fond, assis sur la même base ? Car, comme l'a dit Norman Angell, qui, dans son livre *La Grande Illusion*, si brutalement et si tôt démenti par les faits, a eu raison sur ce point de détail, nous ne sommes plus à l'époque où les vainqueurs s'emparent des terres des vaincus. Même l'annexé reste maître de ses biens.

Non, l'ennemi auquel on veut l'envahisseur, quand on y réfléchit, ce sont nos morts ; ce sont les traditions léguées par nos morts, leurs manières de penser qu'ils nous léguaient, et jusqu'à la forme de nos corps et de nos visages, car nous descendons d'eux ; et le premier résultat de la conquête ou de la suprématie du vainqueur serait un mélange des sangs dont frémissaient leurs cendres. Quand nous nous défendons, ce sont nos morts que nous défendons, puisque c'est le droit de rester nous-mêmes, et que nous ne sommes qu'eux. Cette conviction est aussi profondément enracinée en nous que chez les Japonais. Elle est seulement moins consciente, et je le regrette. Ce que leurs instituteurs et leurs parents disent tous les jours aux petits Japonais, leurs instituteurs et leurs parents devraient le dire tous les jours aux petits Français.

Pierre Mille.

L'anniversaire de Waterloo

LONDRES. — Tous les journaux londoniens consacrent de longs articles à l'anniversaire de Waterloo et constatent avec une profonde satisfaction qu'une amitié sincère unit maintenant la France et l'Angleterre.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



SOUS LES PONTS

— Eh ! dis donc, mon vieux, tu connais la nouvelle ? On a prorogé le moratorium des loyers...

(Bour.)

Échos

La dernière photographie.

Pourquoi la dernière ? Vous voulez dire la plus récente ? Oui, sans doute, la plus récente, mais, hélas ! aussi la dernière. Les photographes n'en feront plus, des instantanés de ce jeune héros qui, au printemps de la vie, a, d'un coup — d'un coup d'aile — égalé les plus braves, les plus audacieux, les plus illustres.

Il s'était élevé magnifiquement vers la gloire ; du milieu des étoiles, il avait fait tomber la foudre, écrasé un monstre et châtié des éminents. *Excelsior* l'avait surpris, il y a deux jours, dans le rayonnement de son triomphe ; il avait gravé sur l'objectif son beau visage, son bon sourire, sa silhouette d'athlète simple et modeste... Et voici qu'un hasard imbécile anéantit cette admirable jeunesse, espoir adulé de deux peuples. Warneford s'est tué jeudi sur l'aérodrome de Buc. La mort passe ; il reste un pieux souvenir, une vision d'héroïsme, et une photographie : la dernière.

Le roi d'Italie correspondant de l'Institut de France.

Hier, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'est réunie en comité secret pour la nomination d'un membre étranger comme correspondant. L'élection aura lieu dans une prochaine séance. Mais l'on affirme que le choix de nos immortels s'est porté sur le roi d'Italie qui est un numismate d'une haute autorité.

Les vingt et un ans du prince.

Le 23 juin, le prince de Galles passera le cap des vingt et un printemps. Et ce jour-là, il entrera en possession des revenus que lui vaudront les duchés de Cornwall et de Lancastre. Depuis l'accession de George V au trône d'Angleterre, ces revenus, par un acte du Parlement ont été attribués au nouveau prince de Galles, qui, d'ailleurs, ne pourra en jouir avant le 23 juin courant. A ce moment le jeune prince — et de cette seule source seulement — disposera d'une rente annuelle de 20 millions. Cependant, jusqu'au jour de son mariage il ne devra prélever sur ces sommes que des capitaux destinés non à son usage personnel, mais à l'administration de ses biens.

Entre deux feux.

Un vieux comédien contait tantôt ses misères dans un bar de la rue Lepic. Son fils est à la guerre et s'y conduit bien, très bien. « Tenez, voyez sa lettre », disait l'artiste : « J'ai été pris entre deux feux, l'autre matin, mais pas de bobo ; on a déblayé ça. »

— C'est comme moi, ajoute le comédien en repliant le papier. Par une chance inespérée, voilà qu'hier je reçois deux lettres, de deux cafés-concerts différents, où on me demande pour faire le « vieil Anglais patriote ». On m'offre, ici et là, des feux — des appointements, quoi ! — équivalents. Ça tombe bien, mais c'est trop à la fois. Je ne sais pas choisir entre les deux propositions. Je suis comme mon fils, me v'là entre deux feux !

— Mais, dit l'homme avec assurance, en vidant son verre, pas de bobo... on va déblayer ça.

La mode allemande.

D'après les *Strassburger Neueste Nachrichten*, plusieurs dames allemandes ont tenu, à l'Hôtel de la Maison-Rouge, à Strasbourg, une séance pour établir une mode allemande. Frau professorin Henning réclama un costume « sain, répondant au but : beau, et qui n'opprime ni la personnalité individuelle ni la nationale » (!) Frau professorin Muschweck a dit que l'Allemagne devait être le guide de la mode. Mlle Rapp veut créer par la gymnastique des corps sains. Frau Rybicka-Meier est plus sage. Elle ne croit pas facile d'enlever à Paris le sceptre de la mode. Quant à l'idée de créer un costume particulier, elle l'estime dangereuse, car ce costume particulier conduira forcément au costume national — et les costumes nationaux ne servent qu'à séparer les peuples. Elle ne voit donc pas les femmes des autres pays adoptant le costume particulier des Allemandes.

Prendre la balle au bond.

Il est rare d'attraper une balle de fusil, en plein vol, et de la glisser délicatement dans un gousset de gilet, comme une praline. C'est pourtant ce qui vient d'arriver à l'un de nos aviateurs qui, volant très haut l'autre soir au-dessus des lignes ennemies, sentit tout à coup quelque chose s'acrocher doucement dans ses cheveux, au-dessus de l'oreille gauche. Croyant à la fantaisie d'une mouche des grandes altitudes, le pilote se toucha la région temporale et y trouva fixée, dans une petite mèche, une balle qui, arrivée à son point culminant, à la fin de sa course aérienne, allait retomber, morte, lorsqu'elle fût arrêtée de cette singulière façon.

Plussé que pire !

Rue Rochechouart, deux gamins, à l'heure de midi, se querellent. Mais l'un d'eux porte un pot plein de bouillon, ce qui le gêne un peu dans ses contre-attaques. Le camarade aux mains libres va prendre un sérieux avantage. Mais un passant s'interpose.

— Est-ce fini ces histoires-là ? Voulez-vous rester tranquilles, mauvais garnements ?

Lors, le gamin au pot de bouillon :
— Pourquoi qu'il m'a dit que j'étais Guillaume II ?
... Lui, il est encore... plusse que pire !

LE VEILLEUR.

DERNIÈRE HEURE

Mort tragique de l'aviateur R. A. J. Warneford

Excelsior donnait hier, en première page, la photographie d'un aviateur anglais avec cette légende : *La dernière photographie de R. A. J. Warneford*. C'était la seule allusion permise à juste titre par la censure, au drame terrible qui, la veille, avait coûté la vie au jeune et glorieux héros. Il avait consenti mercredi à se laisser photographier par un de nos collaborateurs; jeudi, avant de repartir pour le front, il s'était rendu sur l'aérodrome de Buc, où un accident stupide a mis fin à sa trop brève carrière.

Warneford était accompagné d'un Américain, M. Henry Beach Needham, collaborateur du grand magazine *Collier's Weekly* et qui récemment avait interviewé le général Joffre. Il le prit comme passager à bord d'un aéroplane, et s'éleva à environ 250 mètres de hauteur. Il était quatre heures et demie quand, pour une cause inconnue, l'appareil vint s'abattre sur le sol. Les corps du pilote et de son compagnon, tués sur le coup, furent transportés à l'hôpital de Versailles.

Né à Coôët-Behar (Canada), R. A. J. Warneford était âgé de vingt-trois ans; le 21 février dernier il prenait à Hendon sa première leçon de pilotage, sous la direction du commandant Porte. Après un séjour à l'école centrale d'aviation de Up Avon, dans la plaine de Salisbury, il passait son brevet le 15 mars. Depuis un mois seulement il était attaché à une escadrille du front.

On se rappelle son exploit : un zeppelin effectuait une sortie d'entraînement entre Gand et Bruxelles, dans la nuit du 8 juin; vers 3 heures du matin, après s'être élevé à une hauteur considérable, le dirigeable gagna en toute vitesse le hangar de Gentode en accentuant sa descente. Profitant de cette circonstance, Warneford vint planer au-dessus du dirigeable et lança des bombes sur le monstre qui fut anéanti. La puissance de l'explosion fut telle que son avion se retourna sens dessus dessous; mais le pilote rétablissait son équilibre et réussissait à regagner son point de départ.

Le roi George télégraphiait lui-même à ce brave pour le féliciter et lui décernait la croix de Victoria; deux jours après le ministre de la Guerre lui conférait la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

La mort surprend ce héros de l'air en plein triomphe. Revenus de leur douloureuse stupeur, ses camarades sauront profiter de l'admirable exemple de cet intrépide aviateur, pour ajouter bientôt de nouvelles pages au livre d'or de l'aviation anglaise.

A Versailles

VERSAILLES, 18 juin. — Par les soins du colonel Schmitt, médecin en chef de l'hôpital anglais installé dans un hôtel de Versailles, les corps des aviateurs Warneford et Black Needham ont été déposés dans une chambre mortuaire convertie en chapelle ardente. Le drapeau anglais recouvre la dépouille mortelle de l'aviateur Warneford et le pavillon des Etats-Unis d'Amérique celle de l'aviateur Henry Black Needham.

Dans la matinée, les soldats anglais en convalescence et le personnel infirmier se sont répandus dans le jardin de l'hôpital et, après avoir cueilli les fleurs les plus belles, les roses les plus rares, sont venus pieusement les déposer sur les cercueils des aviateurs.

Deux soldats anglais en armes veillent les corps.

Les officiers de Versailles, les sous-officiers et les soldats de cette garnison ont envoyé des couronnes et des gerbes de fleurs.

La cérémonie funèbre qui avait été fixée primitivement à demain samedi a été remise à dimanche matin. Elle aura lieu dans la chapelle de l'hôpital, aménagée sous une tente militaire dressée dans le parc de l'hôtel. L'heure de la levée des corps n'est pas encore fixée.

L'inhumation aura lieu au cimetière de Versailles. On croit que les corps n'y seront déposés que provisoirement. Exhumés après la guerre, ils seraient alors transportés dans la patrie respective des deux aviateurs.

L'impression à Londres

LONDRES. — Londres a appris avec une douloureuse émotion la fin tragique du lieutenant Warneford. Tous les journaux consacrent à cette mort de longs articles, dans lesquels ils disent le regret du pays et font l'éloge du héros national, à qui son dernier exploit avait valu une renommée quasi mondiale.

Les principaux organes de la presse londonienne s'accordent à dire que la mort qui vient d'interrompre la carrière si brillante de l'aviateur Warneford sera un deuil national pour tout le pays.

« Pas un foyer anglais, déclare l'*Evening News*, ne manquera d'exprimer sa sympathie à cette mère si douloureusement frappée. (*Information*.)

LE FRONT ITALIEN

Les Autrichiens bombardent des villes ouvertes

ROME, 18 juin. — Communiqué du chef d'état-major de la marine. — Ce matin, des éclaireurs d'escadron et des contre-torpilleurs autrichiens ont canonné un point de la ligne ferrée côtière à proximité de Fano et Pesaro.

Aucun accident de personnes; dommages très légers sur un petit point de la ligne. Les villes de Pesaro et de Rimini, bien que complètement sans défenses, ont été bombardées. Les dommages y sont cependant peu importants; quelques maisons privées ont été atteintes et trois civils ont été légèrement blessés à Rimini.

Nos Alliés ne cessent de progresser

LAIBACH. — Les troupes italiennes ont réussi à hisser des batteries de montagne sur plusieurs points. Ces travaux sont effectués dans des conditions extrêmement périlleuses et provoquent l'admiration des Autrichiens eux-mêmes qui, sous le feu de ces batteries, ont dû évacuer des positions importantes. Ces derniers font de grands efforts pour défendre Goritz, dont les faubourgs et même certains bâtiments près de la ville sont sous le feu des obus italiens. De forts contingents autrichiens arrivent chaque jour, mais à peine ont-ils réussi à gagner quelques centaines de mètres que les Italiens recommencent la lutte de plus belle.

Dans Buchenstein les Italiens ont de nouveau gagné du terrain. Leurs batteries bombardent Saint-Cassian.

Les Italiens bombardent les localités voisines de Monte Croce, que les troupes autrichiennes sont contraintes d'abandonner.

Au sud-est de Trente, les Italiens rassemblent de grands effectifs pour parer éventuellement à toute offensive autrichienne.

Dans le val Sugana les Italiens ont détruit de nombreux ouvrages de défense; Borgo a été bombardé pendant plusieurs heures par des batteries italiennes.

A Folgaria les Italiens ont dû se retirer devant les attaques répétées des Autrichiens, mais au cours de la journée du 17 ils ont repris leurs positions antérieures, et ils bombardent Rovereto. — (*Tribune de Genève*).

L'offensive générale italienne peut maintenant commencer

ROME. — Le critique militaire, colonel Barona, écrit dans le *Giornale d'Italia* :

« Le premier objectif de la guerre était la conquête des points stratégiques du Trentin et de la Carniole. Cet objectif étant réalisé, l'offensive générale sur l'isonzo peut commencer.

Toutes les attaques des Autrichiens repoussées

ROME. — Sur la frontière du Tyrol et sur presque tout le front du Cadore, les troupes italiennes continuent leurs progrès et occupent successivement les positions qui dominent les vallées : sur l'isonzo le duel d'artillerie se poursuit; les Autrichiens ont renouvelé leurs attaques contre la crête qui sépare la vallée de la Zeglia des bassins du Piave et du Tagliamento.

Dans la muraille de rochers, entre Certina-d'Ampezzo, que nous occupons, et Pontafel, s'ouvrent de nombreux passages. A l'exception du col de Monte-Croce-Carnico, solidement tenu par nos troupes, ce sont de petits passages à plus de 2.000 mètres (un seul est à 1.600 mètres), parcourus seulement par des chemins muletiers ou des sentiers. Toutefois les Autrichiens, massés dans le corridor de la Zeglia, cherchent à nous attaquer çà et là avec des détachements. Mais nos troupes font bonne garde et les nouvelles attaques ennemies à Cima-Vallene (2.532 m.) et au col de Sesis (2.307 m.) ont échoué.

Une attaque plus violente, préparée par un feu d'artillerie commencé dans la nuit et devenu très vif à l'aube, a été tentée par les Autrichiens au mont Avostanis ou pic Avostano (2.196 m.); ce pic s'élève à l'est du col de Monte-Croce-Carnico, et domine à l'est le passage de Pramasio (1.791 m.) d'où part un réseau de sentiers, conduisant dans la haute vallée du But et dans celle du Chiargo, affluent de gauche du But. Les troupes autrichiennes ont attaqué avec vigueur, mais elles ont été repoussées et poursuivies à la baïonnette. (*Corriere della Sera*.)

Le torpillage du « Medusa »

VENISE. — De nouveaux renseignements concernant le torpillage du sous-marin italien *Medusa*, il résulte que ce sous-marin et le sous-marin ennemi se trouvaient relativement près l'un de l'autre sous l'eau sans le savoir.

Le *Medusa* est remonté le premier à la surface; il a été par suite aperçu par le sous-marin ennemi qui l'a torpillé rapidement.

L'Allemagne regrette la victoire de M. Venizelos

AMSTERDAM. — Au sujet des élections grecques, la *Gazette de Voss* dit que M. Gounaris n'a plus qu'à se retirer devant la nouvelle Chambre dont les deux tiers des membres sont partisans de M. Venizelos, à moins qu'il ne se sente assez fort pour dissoudre le Parlement.

Le même journal prétend qu'aujourd'hui la Grèce n'est plus dans la même situation que lorsque M. Venizelos était au pouvoir. Il s'efforce de démontrer que les intérêts de la Grèce sont maintenant opposés à ceux de l'Italie, que, par exemple, l'occupation de Valona par les Italiens constitue une menace pour l'Épire, une pression constante sur la côte orientale de la Grèce et la suppression de l'importance stratégique du canal de Corfou.

« Le blocus des côtes de l'Albanie, ajoute la *Gazette de Voss*, constitue même un acte de malveillance pour la Grèce »; et elle conclut par ses fanfaronnades habituelles :

Si M. Venizelos est toujours animé d'ambitions belliqueuses, il devra d'abord préparer le terrain à nouveau et trouver une nouvelle base pour les négociations; mais avant qu'il puisse moissonner quoi que soit sur le terrain de l'entente, les succès de nos troupes à l'Est et à l'Ouest auront réduit ses espoirs à néant.

La situation intérieure s'éclaircit

ATHÈNES. — La situation intérieure est éclaircie par suite de la déclaration faite par M. Gounaris reconnaissant que la majorité est vénizeliste et ajoutant que le gouvernement serait déjà démissionnaire sans l'état de santé du roi, qui exige les plus grands ménagements.

Cette déclaration de M. Gounaris satisfait les libéraux, qui considèrent maintenant que le ministère reste simplement chargé de l'expédition des affaires courantes, puisqu'il n'a pas d'origine parlementaire et qu'il n'a pas obtenu la majorité aux élections.

Obsèques des victimes de Karlsruhe

BALE, 18 juin. — On mande de Karlsruhe que l'enterrement des vingt et une personnes qui ont trouvé la mort dans le raid des aviateurs français sur Karlsruhe a eu lieu aujourd'hui aux frais de la ville.

Dans l'assistance, on remarquait la grande-duchesse Hilda et la grande-duchesse douairière, princesse de Prusse.

L'armée belge est robuste et enthousiaste

LE HAVRE. — Les ministres belges se sont réunis jeudi en conseil sous la présidence du baron de Broqueville, ministre de la guerre.

A l'issue de la réunion, M. de Broqueville a fait part à ses collègues de l'heureuse impression que les troupes donnent à tous ceux qui les voient. « L'armée belge est trempée, a-t-il dit; jamais elle n'a été plus robuste, plus enthousiaste; lorsqu'on est en contact avec elle, on a la conviction profonde de la prochaine victoire. »

Lire page 9 :

Aux Etats-Unis : Violation de correspondances diplomatiques.

Le Bombardement de Karlsruhe.

L'attitude des Balkaniques : un comité national roumain contre la propagande allemande.

A la Chambre : L'incinération sur les champs de bataille.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

La Boîte 1'75

Se trouve CHEZ Pharmaciens Herboristes Épiciers.

Le MEILLEUR ALIMENT des ENFANTS

La Presse française et étrangère

Vers l'heure de la cavalerie

Du général Zurlinden, au *Gaulois* :

Quand notre cavalerie avait à sa tête les Murat, Bessières, Lasalle, Colbert, et tant d'autres, elle a joué le rôle le plus brillant, le plus impressionnant, le plus glorieux. Aujourd'hui, bien montée, bien entraînée, bien encadrée, désireuse de faire parler d'elle, de montrer que sa valeur, son élan, sa bravoure sont loin d'avoir périé, elle attend patiemment son heure, l'heure d'intervenir vaillamment, utilement, sur les derrières de l'ennemi, pendant les grandes batailles qui décideront de la guerre, de faire sentir, aux formations massives de l'artillerie allemande, la pointe de ses sabres et de ses lances.

Quand sonnera l'heure de la cavalerie, l'heure des batailles décisives, libératrices ? Bientôt, puisque la question des munitions est bien réglée, chez nos alliés et chez nous.

Des munitions!

De M. Paul Margueritte, dans la *Petite Gironde* :

Que veut la France? Vaincre! Elle triomphera par son armée, si, derrière celle-ci, l'armée aux bras nus de l'usine peine sans trêve, tendue au but similaire, rivée à la création de l'outillage perfectionné qui broiera la résistance de l'Allemagne, comme le typhon ou l'avalanche.

Inventeurs

De la *Loire Républicaine* :

Un original a proposé de placer sur la tête de chiens un revolver dont la gâchette serait actionnée par un fil relié à la mâchoire. En lâchant les chiens sur les troupes ennemies, ils devraient se mettre à aboyer et actionner ainsi automatiquement leurs revolvers.

Un autre ne voulait-il pas que, au-devant de nos tranchées, soit installé un appareil qui aurait reçu les balles allemandes, et, après leur avoir fait suivre un trajet en spirale, les aurait renvoyées dans les lignes opposées ?

Un inventeur nantais proposa de construire des chars blindés pouvant contenir une mitrailleuse et trois hommes, « chars poussés par des bœufs ».

Cette idée n'est pas moins cocasse que les précédentes.

L'anniversaire de Waterloo

Du *Times* :

La lettre que nous publions aujourd'hui et qui fut écrite sur le champ de bataille quelques heures après la décision montre à quel point les officiers anglais furent émus par la glorieuse charge de la cavalerie française et par la dernière résistance de la vieille garde.

La garde fut brisée, mais seulement quand des centaines de soldats eurent contresigné de leur sang les mots fameux qui, semble-t-il, furent bien véritablement prononcés : « La Garde meurt, mais ne se rend pas. »

Nous nous glorifions de notre victoire, car elle porta un coup mortel au dernier grand effort tenté pour établir sur le continent l'hégémonie militaire d'un seul Etat.

Nous avons confiance que nous triompherons comme triomphèrent nos pères, il y a un siècle, quand le moment vint où nos alliés et nous écrasèrent le « militarisme prussien. »

Le soldat français

Voici l'hommage rendu dans le journal allemand le *Tag*, par le docteur Dehlius, au moral de nos soldats :

Le soldat français a sur tous les autres soldats une supériorité évidente, celle d'être et de se sentir citoyen au lieu d'obéir machinalement à une discipline aveugle, de comprendre les devoirs que ce titre lui impose pour défendre sa patrie.

C'est dans ce patriotisme conscient que les Français ont trouvé, dès le début, leur force de résistance, et que le peuple et l'armée puisent aujourd'hui leur opiniâtre volonté de vaincre.

Ce patriotisme leur aurait même permis de supporter sans défaillance des épreuves beaucoup plus terribles que celles qu'ils ont subies.

L'étreinte se resserre

De la *Suisse* :

Habilement suggestionnés, des gens vous disent volontiers chez le marchand de tabac :

— Ces Allemands sont rudement forts, tout de même !...

C'est entendu, et c'est pourquoi il faut admirer le génie improvisateur des Français qui leur a permis de victorieusement tenir tête à cette rude force. N'importe quel professeur de culture physique sait les résultats merveilleux qu'on obtient après quarante-quatre ans de préparation, d'entraînement...

Mais envisageons la situation sous son véritable angle.

Surpris, les adversaires du colosse ont dû pour l'étreindre faire le sacrifice momentané de leurs territoires envahis. Et ils l'ont terrassé; seulement, le colosse est tombé chez eux; il se cramponne au sol: c'est mètre par mètre qu'il lâche prise... Il n'en est pas moins dominé; nulle part, il n'a brisé l'étreinte.

Où en est l'opinion américaine

New-York, juin.

Les gens qui ont annoncé la guerre probable entre les Etats-Unis et l'Allemagne, de même que ceux qui croient à une réelle influence allemande sur le gouvernement aux Etats-Unis, sont mal renseignés. L'Amérique demeure une immense démocratie pacifique.

Pour les Américains, la guerre européenne est une guerre civile. Que les Européens ne soient point surpris de cette conception; dans l'Union, où toutes les races de l'Europe mélangées vivent côte à côte, notre vieux continent est envisagé comme une seule et gigantesque nation, et les Américains font peu de différence entre les différentes nationalités qui divisent l'Europe en empires, royaumes et républiques, par cette raison qu'ils conduisent au milieu de l'Union des échantillons humains tirés de cette Europe et devenus citoyens des Etats-Unis.

Pour avoir une vision non troublée de l'opinion américaine, il faut d'abord partir de ce fait: nous sommes, à leurs yeux, engagés dans une guerre civile. Dans son discours aux représentants de la presse, il y a deux mois, le président Wilson l'a donné à entendre implicitement. Ensuite, toujours pour apprécier le sentiment public américain, il ne faut pas seulement tenir compte de l'opinion new-yorkaise. Au milieu de la métropole de l'Atlantique, plus de deux millions d'israélites allemands et austro-slaves, occupant les uns les plus brillantes et les autres les plus sordides situations, créent un grand courant d'hostilité, anarchique ici, et confessionnelle là, contre les Alliés, à cause de la Russie pour laquelle ces émigrés nourrissent une haine tenace qui, sans se changer en amour pour la Double Entente, les porte à l'indulgence envers les deux grandes puissances de l'Europe centrale.

L'influence dominante en Amérique est encore anglo-saxonne: influence de langue et de mœurs, donc indéfectible. La nation dont le prestige intellectuel et le charme balancent cette influence est encore et toujours la France.

Les Américains, comme tous les peuples et comme tous les hommes, n'admirent que ce qu'ils sentent représenter une supériorité. Avant la guerre, ils estimaient les Allemands, dont les méthodes industrielles et commerciales se trouvaient calquées sur les leurs. Ces bons élèves leur faisaient honneur, sans pourtant arriver à les égaler. Mais les Américains avaient parfaitement conscience que le modèle du gentleman, le type humain accompli possédant une moyenne de qualités nobles, physiques et morales, s'élabore toujours dans les bonnes familles du Royaume-Uni, et que les penseurs aux idées vives, généreuses, neuves, amusantes, fascinantes, parcourant toute l'étendue du savoir humain, se trouvaient en France seulement, dans cette France aux méthodes de commerce et d'industrie fort attardées, mais éternellement vibrante et renouvelée par la pensée.

La campagne allemande aux Etats-Unis, bien avant le naufrage du *Lusitania*, était un échec. Tant que Guillaume II a pu être considéré comme le monarque pacifique d'une grande nation militaire, il fut en Amérique le plus populaire des souverains. L'attitude de cet homme, maître de déchaîner la guerre et maintenant une paix qui enrichissait son peuple, a longtemps valu au Kaiser une glorification unanime. Le premier coup de canon a déchiré cette auréole. Toutes les propagandes allemandes les plus actives, les mieux menées, même dans une certaine presse qui, ici, se montre pro-germaine et ailleurs favorable aux Alliés, rien n'a pu rendre à l'Allemagne la bonne réputation dont elle jouissait aux Etats-Unis. Elle a fait faillite à toutes les espérances d'humanité, de progrès, de gloire et de conquêtes morales que l'on avait fondées sur elle.

Assurément, il y a des descendants d'Allemands dans l'Union, il y a aussi des Allemands. Quelques-uns, stimulés par les émissaires venus d'Europe, ont essayé une vague mouvement de propagande. Partout ils se sont heurtés à cette question catégorique à laquelle il fallait répondre: « Etes-vous Américain ou Allemand? » En fait, la majorité d'entre eux s'est rangée sous le drapeau aux étoiles.

Bryan, avec sa tapageuse démission, exprime une partie du sentiment américain, mettons d'un tiers de la nation. Wilson incarne les deux autres tiers. Le peuple, qui n'a pas fait la campagne du Mexique, ne fera la guerre à l'Allemagne que contraint par des circonstances exceptionnelles. Il sent que sa puissance considérable est ailleurs que dans ses armes. Les orgueilleux Germains s'inclineront devant lui. Il est désormais l'arbitre, et l'arbitre ne prend pas part au jeu, même si les joueurs le bousulent. Mais c'est lui qui a le dernier mot.

Telle est la situation. On le sait fort bien à Berlin. En faisant ses adieux à une charmante Américaine, un officier allemand, au début, disait: « Ne nous jugez pas mal. » Cet officier savait de quel poids allait peser dans la guerre qui s'ouvrirait l'opinion des Etats-Unis. Le courant s'est établi, mais que les Alliés n'aient pas d'illusions: ce courant est pacifique. Il n'en servira que mieux d'ailleurs leurs intérêts.

C.-B. Clay.

La Guerre anecdotique

Grâce à Alphonse XIII

Du *Petit Journal* :

Un soldat girondin tombait blessé, le 28 août 1914, après la bataille de Charleroi. Depuis on était sans nouvelles de lui. Etait-il mort? Etait-il prisonnier? Pour le savoir, sa jeune femme s'était en vain adressée partout. Elle eut enfin l'idée d'écrire directement au roi d'Espagne, souverain d'un pays neutre.

Alphonse XIII lui répondit qu'il ferait tout son possible pour savoir ce qu'était devenu son mari.

Les démarches d'Alphonse XIII viennent d'être couronnées de succès. Dimanche dernier, la jeune femme recevait une lettre personnelle du roi lui annonçant que son mari était prisonnier en Allemagne, et qu'il ne lui avait pas été permis d'écrire à sa famille. Alphonse XIII ajoutait qu'il faisait actuellement le nécessaire pour que le prisonnier fût autorisé à adresser quelques mois à sa femme.

Un poilu

Du *Petit Parisien* :

Un poilu, c'est le lieutenant D..., du ... d'artillerie de montagne. L'officier vient de constater à la jumelle qu'une batterie boche de 77 est en train de s'installer dans le voisinage.

— Je me charge, dit-il à son commandant, de détruire cette batterie avec une pièce.

Suivis des quatre mulets portant le 65 et ses accessoires, le lieutenant et ses canonniers s'en vont sans bruit jusqu'à 800 mètres de l'ennemi. En un rien de temps, la pièce est montée. Pan... Ce premier projectile tapé dans les caissons à munitions. Les coups qui suivent complètent l'œuvre du merveilleux engin. La destruction de la batterie boche demanda trois minutes à peine.

Le lieutenant, un tout jeune et très distingué polytechnicien, fut nommé capitaine et affecté à une batterie opérant dans un secteur voisin. Deux jours après sa nomination, dans une lettre — la dernière qu'il écrivit, — le capitaine disait à son ancien chef: « J'irai, ce soir, mettre en batterie à 300 mètres des Boches. S'ils m'entendent travailler, je vais prendre quelque chose! Mais s'ils ne m'entendent pas... » Hélas! le capitaine fut entendu.

Dans un rêve

De M. Alfred Capus, dans le *Figaro* :

Un commerçant parisien, mobilisé dès le premier jour, et venant d'être blessé légèrement, a pu s'entretenir un instant avec sa femme. Celle-ci, qui, en l'absence de son mari, dirige la maison, veut lui parler des difficultés qu'elle rencontre, lui demander des conseils.

Le mari l'interrompt en souriant :

— Oh! non... non... plus tard, les affaires, plus tard. — Mais enfin? que faire...? Je ne sais plus, je suis très embarrassé.

— Bazarde tout!

Et Mme X... ajoutait, en achevant ce récit à des amis: « Tout semblait lui être égal. Il avait l'air d'être dans un rêve! »

Nous ne voulons pas être Prussiens

De la *France de Demain* :

Dans la plus grande partie du duché de Luxembourg, on a remarqué un courant antiallemand toujours plus fort. Les autorités allemandes installées dans le pays s'en sont émues au point de menacer d'avoir recours à des mesures très sévères. Elles ont fait savoir que si la population ne change pas d'attitude on placera le pays sous le régime de la loi martiale. Sur l'ordre de l'Allemagne, le gouvernement luxembourgeois a invité, par affiches, la population à garder une extrême réserve. Néanmoins, il y a çà et là des manifestations hostiles à l'Allemagne. Plus que jamais on entend le chant populaire si connu avec le refrain :

Wir wollen keine Prussen sein. (Nous ne voulons pas être Prussiens.)

Un hommage à la reine Elisabeth

Du *Courrier de l'Armée belge* :

Les femmes françaises, désireuses de rendre hommage à la reine Elisabeth, cette douce et noble figure qui domine la guerre comme un ange de bonté et de charité, ont décidé d'offrir à notre souveraine un souvenir très simple : un coffret. L'œuvre, qui est conçue dans un grand esprit d'art, rappelle, par son style, touchante et délicate pensée des artistes, la chasse de Sainte-Ursule, de Bruges.

Un luxueux album, renfermant les noms des souscripteurs, sera joint à ce précieux présent.

Le tombeau de Charles X

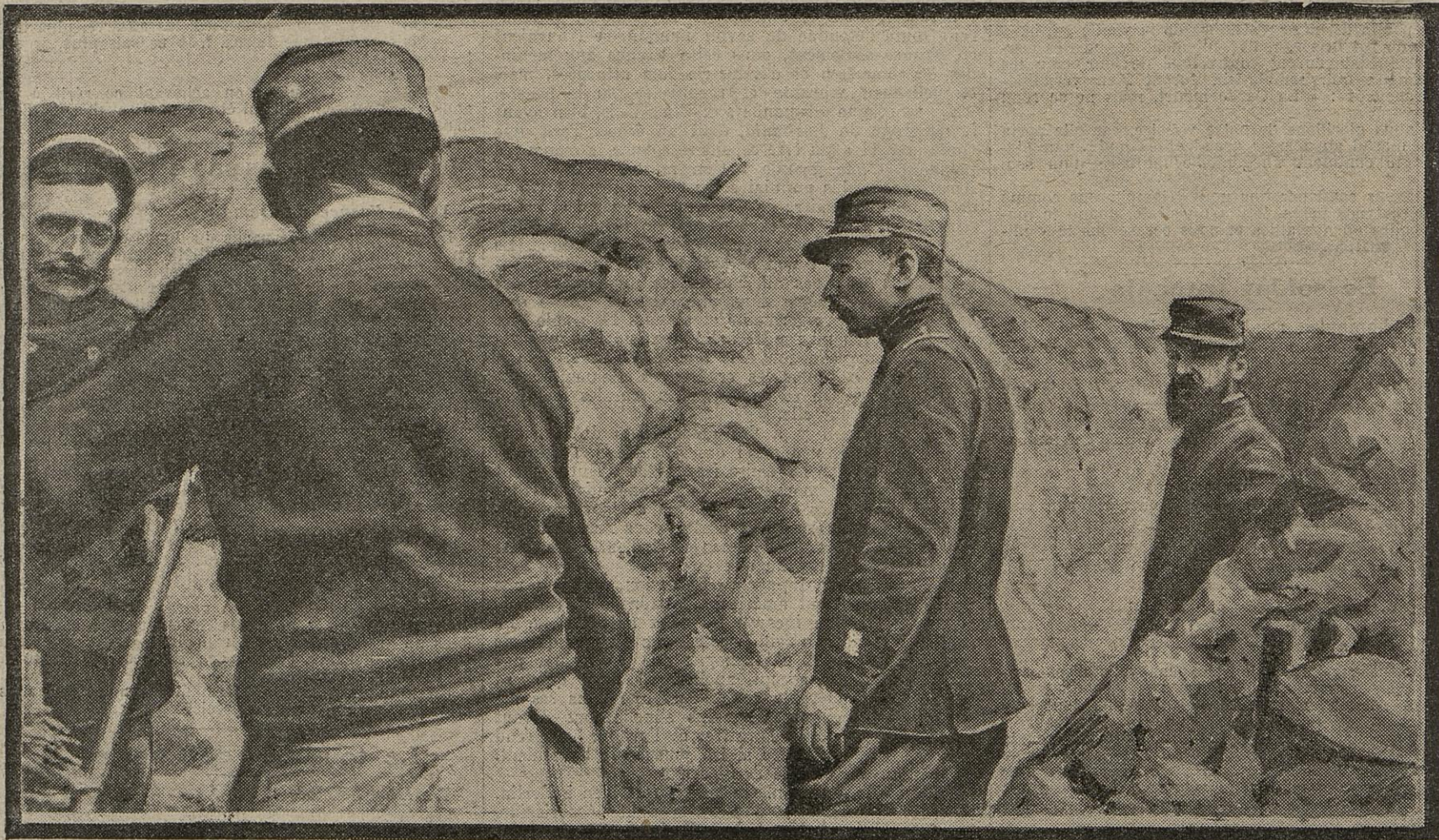
Du *Havre-Eclair* :

Les canons italiens tiennent Goritz sous leurs feux. Là, sur une montagne qui domine l'Isongo, se trouve un ancien couvent de carmélites Castagnavizza, que le duc de Raguse concéda aux Franciscains dont l'asile avait été détruit par la guerre. Le 14 octobre 1836, le corps de Charles X fut déposé dans la crypte qui précède une salle voûtée ouverte sur l'admirable perspective de la montagne. Le duc d'Angoulême, puis le comte de Chambord reposent aux côtés de Charles X.

Nos officiers en première ligne



UN GENERAL DANS LA TRANCHEE. — Dans la même tranchée avancée, voici réunis trois des officiers qui ont le plus contribué à nos succès dans la région du bois Le Prêtre : le général de Riberguey (1) le colonel Courtaud (2), du 353^e d'infanterie; le capitaine Vibert (3),



AU FORTIN DE BEAUSEJOUR. — Le colonel Pruneau, commandant un régiment qui s'est particulièrement distingué pendant les combats en Champagne, photographié au cours de ses inspections de tranchées, au fortin de Beauséjour et dans les postes immédiatement adjacents.

Pour la victoire de la patrie italienne



UN DEPART DE CYCLISTES ITALIENS. — Le corps cycliste de nos alliés italiens a, depuis plusieurs années, étonné les attachés militaires lors des manœuvres auxquelles ils assistèrent dans la péninsule. L'audace de ces merveilleux coureurs de routes et de sentiers rendra les plus grands services dans la guerre italo-autrichienne.



LES RESERVISTES ITALIENS QUITTENT LE MAROC. — Au Maroc, résidaient de très nombreux Italiens qui, sitôt connu l'ordre de mobilisation, rejoignirent leur pays natal pour prendre les armes. Leur départ fut l'occasion de chaleureuses manifestations, où s'associèrent les indigènes qui comprenaient toute l'importance, pour la juste cause des Alliés, de l'entrée en ligne d'un si puissant renfort.

La Vie Universitaire

Expansion intellectuelle et morale

Il paraît que les universités allemandes sont actuellement désertées par les étudiants étrangers. Nous le croyons volontiers. L'Allemagne ne suscite pas dans l'univers civilisé des sympathies tellement vives; les délices de la vie allemande ne sont pas aujourd'hui tellement irrésistibles! Il est naturel que les étudiants qui, de toutes les parties du monde, affluaient naguère aux universités allemandes n'aient pas voulu revenir. Mais les Allemands conçoivent de cet abandon une irritation vigoureuse. Ils prétendent châtier les ingrats. Le pire châtement, si nous en croyons le professeur Conrad Bozorbek, ce sera d'écarter à jamais ceux qui marquent un empressement si médiocre. Oui, on interdira l'accès des universités allemandes à tous les étrangers, et seuls des Allemands dignes de ce nom seront admis au privilège de la haute Kultur. Voilà ce que propose un professeur battu, mais pas content, dans le *Lokal Anzeiger*. Puis-ent donc les Allemands pratiquer, à l'avenir, cette politique universitaire! Nous pourrions, nous, en recueillir les avantages...

Il est vrai qu'ils ne la pratiqueront pas dans sa rigueur absolue. Déjà, le furieux professeur indique des tempéraments à ces mesures d'exclusion. On proscrira, certes, les étudiants étrangers; néanmoins, le ministre de l'Instruction publique sera admis à autoriser certaines exceptions, sous la réserve expresse que des étrangers d'origine allemande bénéficieront de ces exceptions. Allons, tant mieux! Mais espérons que, chez nous, au lendemain de la guerre, les universités ouvriront leurs portes toutes grandes. Espérons que les universités françaises voudront avoir pour hôtes et s'appliqueront à retenir comme hôtes le plus grand nombre possible d'étudiants étrangers. Espérons que nous n'aurons plus à entendre les sottises protestations de critiques mal avisés qui souffraient de rencontrer trop d'étudiants étrangers dans les couloirs de la Sorbonne. C'est, au contraire, un devoir patriotique essentiel que d'attirer chez nous les étudiants étrangers en foule. Plus nous serons énergiques en cet appel des étudiants étrangers, plus nous serons ingénieux à nous concilier leurs sympathies, mieux nous assurerons au dehors l'expansion universitaire, disons l'expansion intellectuelle et morale de la France!

L'expansion intellectuelle et morale, disons cette expansion universitaire de la France, nous aurons, dès la paix proclamée, le devoir de la développer obstinément, systématiquement. Et prenons garde que, en dépit de la colère présente des professeurs allemands délaissés pas leur clientèle, nous ne nous heurtons un peu partout à la concurrence acharnée de l'Allemagne! Cette concurrence, il faut la prévoir pour l'annihiler.

Lisez à ce sujet l'étude de M. William G. Rappart, dans *Wissen und Leben*, concernant la nationalité des professeurs et des privat-docents dans l'enseignement universitaire de Suisse. Etude singulièrement éloquentة parce qu'elle est extrêmement précise.

M. William G. Rappart a dressé une statistique complète de la nationalité des maîtres de sept universités suisses et de l'Ecole polytechnique fédérale. Il constate que beaucoup de maîtres sont étrangers : 27 0/0 des professeurs, 26 0/0 des privat-docents. Le *Journal de Genève* en conclut que la démocratie suisse doit faire aux universitaires suisses une situation plus enviable, que les universités suisses doivent susciter chez l'élite de leurs élèves suisses des vocations universitaires en stimulant leur curiosité scientifique, en favorisant leurs recherches et la publication de leurs travaux; bref, la Suisse, dans la vie universitaire, doit mettre de plus en plus en valeur ses puissances nationales. Excellent programme, évidemment, et que la Suisse est bien capable d'exécuter avec une patience efficace.

Mais l'enquête de M. Rappart nous apporte à nous d'autres enseignements. S'il y a 160 professeurs étrangers dans les universités suisses, remarquons vite que 96, plus de la moitié, sont des Allemands. 23 seulement sont des Français. 41 appartiennent à d'autres nationalités. Remarquons, en outre — car le fait est grave — que, même dans les universités suisses de langue française, il y a moins de professeurs français que de professeurs allemands. Neuf Français contre douze Allemands.

Pourquoi cette infériorité française? M. Rap-

part ne manque pas d'en donner des raisons très pertinentes. Les universités françaises sont plus nationalisées que les universités allemandes. Moins accueillantes aux professeurs étrangers, elles font moins d'échanges avec les universités du dehors. Puis, le professeur français est heureux chez lui et ne regarde pas complaisamment au delà des frontières. Et pendant ce temps-là, l'élément étranger s'infiltré dans le corps enseignant de Suisse parce que l'invasion pacifique allemande, dans ce domaine comme dans les autres, s'opère avec une souveraine régularité.

Peut-être que la brutalité guerrière de l'Allemagne aura décidément enrayé pour l'avenir son invasion pacifique. Peut-être comprendra-t-on partout que certaines gens ne doivent pas être fréquentés trop assiduellement. Peut-être sera-t-on plus enclin à laisser les Allemands dans les Allemagnes! Mais nous aurons, nous, une tâche à accomplir! Nous aurons à travailler de toutes nos forces à l'expansion universitaire de la France.

La preuve est faite que depuis 1880 notre enseignement supérieur a été restauré, que la science française a été relevée, que dans le monde universitaire et scientifique la France a repris son rang, qui est, n'est-ce pas, l'un des tout premiers rangs. La preuve est faite que la méthode, la critique, l'érudition ne seront pas des monopoles allemands, que les Universités de France en sont capables autant et plus que les Universités de Prusse, de Saxe et de Bavière, que l'on étudie en philologie, histoire, philosophie ou archéologie, à Paris ou à Lyon, autant et mieux qu'à Berlin, Iéna ou Munich. Attirons donc à nous des étudiants étrangers : nous avons tout pour les retenir. Ne négligeons rien pour répandre à l'étranger des professeurs français. Ils y porteront, avec la culture claire et fine de notre pays, la douceur amicale, la sociabilité vraiment humaine de notre civilisation.

Et n'oublions pas ceci : il faut que l'expansion universitaire, par « l'importation » des étudiants étrangers et « l'exportation » des professeurs français soit un article fondamental de notre programme d'action française.

J. Ernest-Charles.

Emplois vacants

Collège de Tanger. — Le ministère des Affaires étrangères a demandé pour le collège de Tanger, à partir du 30 septembre 1915 :

1° Un principal qui recevrait, outre le logement, un traitement de 6.000 francs. De plus, il bénéficierait, jusqu'à concurrence d'un maximum de traitement de 8.000 francs, des majorations résultant de ses promotions dans son corps d'origine. Il recevrait, en outre, une indemnité de direction représentée par un prélèvement de 10 p. 100 sur les recettes scolaires qui sont de 18.000 francs environ, mais sont susceptibles d'augmentation. Lorsque l'indemnité de direction atteindrait 3.000 francs, le prélèvement sur la partie des recettes excédant 30.000 francs ne serait plus que de 5 p. 100 ;

2° Un professeur de mathématiques pourvu au moins de la licence (traitement 5.600 francs) ;

3° Un professeur de lettres (traitement 5.600 francs) ;

4° Un professeur d'anglais pourvu de la licence d'anglais ou du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais (traitement 4.200 francs).

Les professeurs mariés recevront une indemnité de 200 francs par enfant au-dessus du second. Les frais de voyage et de déménagement seront également remboursés sur état dans la limite maximum d'un mois de traitement si le professeur est célibataire et de deux mois s'il est marié. Les professeurs qui ont deux mois et demi de vacances chaque année ont droit tous les deux ans au remboursement de leur transport et de celui de leur famille depuis Tanger jusqu'à Bordeaux ou Marseille.

Les candidats devront adresser leur demande au ministre de l'Instruction publique (direction de l'Enseignement secondaire, 4^e bureau).

Lycée de la Martinique. — L'emploi de proviseur du lycée, chef du service de l'Instruction publique, est actuellement vacant à Fort-de-France (Martinique).

Les candidats doivent être pourvus d'une agrégation. Leur demande devra parvenir le plus tôt possible au ministre de l'Instruction publique (direction de l'Enseignement secondaire, 2^e bureau).

Heureuse découverte d'un professeur de Nancy

NANCY (de notre correspondant). — Un professeur de physique de la Faculté des Sciences de l'Université de Nancy, M. Camille Gutton, vient d'inventer un appareil qui rendra les plus grands services aux agriculteurs des régions dans lesquelles se sont déroulées des opérations de guerre. Il permet, en effet, de découvrir les obus enterrés jusqu'à une profondeur de quarante centimètres, c'est-à-dire supérieure à celle de tous les labours.

Des expériences concluantes ont eu lieu au parc de la Pépinière.

On peut donc espérer que les terribles accidents provoqués par le choc des coutres de charrires ne se produiront plus désormais.

Le rêve d'un "bon Allemand"

— Parmi les Allemands, monsieur, il y en a de bons : j'en connais!

Tout le monde en connaît. Ils pullulent. Citons-en un : Heinrich Vierordt, de Karlsruhe, poète et conseiller aulique. Tous les ans, avant la guerre, il passait quelques semaines en France. Doux et souriant, ami du genre humain, il témoignait à notre pays un attachement véritable, une véritable admiration. On le recevait, cela va sans dire, à bras ouverts.

Il ne pouvait, il ne peut désirer que la paix. En effet. Mais, voyons quelle paix, et comment préparée, comment imposée.

Le 3 octobre dernier, il publiait dans la *Badische Landeszeitung* une poésie des plus caractéristiques. Après avoir flétri en termes vigoureux les ennemis qui se sont rués sur la pacifique et inoffensive Allemagne — avant tout le Russe, l'Anglais et le Français — voici comment il terminait (la traduction, bien qu'en vers, est scrupuleusement littérale) :

Hais, Allemagne, hais ce trio d'assassins :
Bâtard du Hun, Rafleur d'écus, Marchand de phrases.
Haine à tous ! Que la haine en tes veines s'embrace,
Une haine profonde, une haine sans fin !

Hais, Allemagne, hais ! Le frot calme et sercin,
Abats par millions cette engeance damnée :
Que haut comme les monts, jusqu'au sein des nuées,
S'entasse choir fumante et ossements humains !

Hais, Allemagne, hais ! Cuirasse-toi d'airain,
Au cœur de tous, au cœur, un coup de baïonnette !
Pas un seul prisonnier ! Tous morts, tous en miettes !
Change en vaste désert tous les pays voisins.

Hais, Allemagne, hais ! Ce feu de haine est sain.
Des hommes? Allons donc! Des bêtes, ces apaches!
Fends-leur le crâne à coups de crosse, à coups de hache !
Le jugement de Dieu s'accomplit par ta main.

Hais, Allemagne, hais ! Frappe fort, frappe bien.
En avant, bataillons, escadrons, batteries!
Des ruines du monde, — à tout jamais guérie
Du virus étranger, — émerge seule enfin !

Excellent moyen, évidemment, pour assurer la paix, la paix allemande.

Si elle nous séduit, nous n'avons qu'à nous laisser faire. Avis aux pacifistes!

Paul Verrier,

Chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris.

Les examens du brevet supérieur et du certificat de fin d'études normales

M. le ministre de l'Instruction publique a décidé que les aspirants au brevet supérieur qui ont été ajournés à la première session (session du 22 mars 1915) et qui appartiennent à la classe 1917 pourront exceptionnellement réparer leur échec à la session qui se tiendra pour les aspirantes au mois de juillet prochain.

Les élèves-maîtres de deuxième année qui ont échoué au brevet supérieur en mars ne seront pas admis à subir en juillet l'examen de fin d'études normales, les derniers mois de l'année scolaire devant être employés entièrement à la préparation de l'examen auquel ils n'ont pas été en mesure de satisfaire.

Conférence d'un professeur à l'Université de Grenoble sur l'Italie et la Guerre

M. Luchaire, professeur à l'Université de Grenoble, directeur de l'Institut français de Florence, a commencé, à Grenoble, la série de conférences qu'il se propose de faire en France afin d'éclairer le public sur les raisons qui ont définitivement entraîné notre grande sœur latine dans le conflit européen.

M. Petit-Dutaillis, recteur d'académie, qui présidait la réunion, n'a pas manqué de faire ressortir la bienfaisante action de l'Université française de Florence, au rayonnement de laquelle M. Luchaire a donné le meilleur de son cœur et de son intelligence.

Réouverture des Universités de Bruxelles et de Louvain

LA HAYE (De notre correspondant). — On annonce la prochaine réouverture des Universités de Bruxelles et de Louvain pour une session d'examen. Bruxelles annonce la session d'épreuves préparatoires aux grades de candidat ingénieur et de candidat en sciences physiques et mathématiques pour le 1^{er} juillet.

À Louvain, ces examens auront lieu le 15 juillet. Le lendemain, examens pour les écoles de commerce et d'agriculture.

A LA CHAMBRE

L'incinération sur les champs de bataille

La Chambre a voté hier, à la suite d'un court débat, une proposition de loi de M. Lucien Dumont, député de l'Indre, concernant l'incinération en temps de guerre et ainsi conçue :

Article premier. — Pendant la durée de la guerre, les mesures suivantes seront prises à l'égard des soldats ennemis et des soldats français décédés sur toute l'étendue du territoire :

1° Tous les corps des soldats morts sur les champs de bataille et non identifiés seront incinérés ;
2° Tous les corps des soldats français et alliés identifiés seront inhumés suivant les prescriptions réglementaires.

Art. 2. — Dans aucun cas, l'exhumation ne pourra être autorisée pendant la guerre.

Après la cessation des hostilités, aucune exhumation ne pourra avoir lieu avant la date fixée par décret, sur avis du conseil supérieur d'hygiène.

Après avoir en vain demandé l'ajournement, sous prétexte que c'était là un sujet à traiter plutôt en commission qu'en séance publique et que « les familles françaises sauraient gré à la Chambre d'éviter une discussion pénible », M. Lefas a présenté et défendu un contre-projet tendant à laisser l'autorité militaire libre de prendre sous sa responsabilité les mesures nécessaires au nettoyage et à l'assainissement des champs de bataille. Sans être systématiquement hostile à l'incinération, M. Lefas lui a fait un gros reproche : celui d'enlever aux familles tout espoir d'identifier les soldats tués.

Mais M. Lucien Dumont lui a répliqué de « mettre les vivants à l'abri du danger que leur font courir les morts », ajoutant qu'avec la chaleur les émanations putrides des cadavres deviendraient de plus en plus dangereuses, sans parler de la question des mouches et de celle des eaux. C'est au point de vue de l'hygiène que l'incinération s'impose sur les champs de bataille. Les essais récemment effectués ont d'ailleurs été concluants ; ils ont prouvé que l'incinération est une opération réalisable sur place par des moyens de fortune.

Convaincue par ces explications, la Chambre, qui avait hâte d'en finir avec ce pénible débat, a repoussé par 301 voix contre 205 le contre-projet de M. Lefas pour adopter à mains levées la proposition de loi qui lui était soumise et à laquelle à la demande de M. Fernand Merlin, elle a ajouté l'article additionnel suivant :

Les mêmes mesures d'incinération seront prises et séparément à l'égard des animaux morts à la suite de blessures ou de maladies. L'incinération est obligatoire pour tous les objets ou matières souillées susceptibles de devenir une source de contagion et de provoquer l'écllosion de maladies épidémiques.

En fin de séance, M. Amédée Peyroux a en vain demandé la discussion immédiate de sa proposition de résolution invitant le gouvernement à ne faire aucune nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur au titre militaire hors de la zone des armées.

Au nom de la commission de l'armée, M. Charles Péronnet, rapporteur, a demandé l'ajournement de cette proposition dans laquelle il a vu un moyen détourné d'interpeller le ministre de la Guerre sur les abus des décorations dans le service de santé.

Il y a, a-t-il ajouté, des chirurgiens d'un grand mérite qui rendent des services considérables. Il y a aussi, dans les services de l'intérieur, des officiers qui, depuis le début de la guerre, tiennent pleinement les engagements qu'ils ont pris vis-à-vis de l'Etat. Refusera-t-on de leur donner en prestige ce qu'on ne leur donne pas en argent ?

Il serait fâcheux, après qu'ils ont témoigné tant de dévouement à leurs devoirs, de prendre à leur égard une mesure qui serait une injure gratuite.

Il est évident que les services n'ont pas tous les jours l'occasion d'être héroïques. Chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion, ils l'ont saisie. Il ne faut pas distinguer entre les combattants et les services. L'armée ne distingue pas entre eux.

Tous travaillent d'un cœur égal à préparer la victoire de demain. C'est à tous que la Chambre doit payer son tribut d'admiration.

M. Millerand ayant déclaré s'associer aux paroles du rapporteur, et M. Peyroux n'insistant plus pour la discussion de sa proposition, l'ajournement a été prononcé d'un commun accord. — ANDRÉ DORCIAC.

« Des canons, des munitions ! »

LONDRES. — Le Times apprend que le projet établi par M. Lloyd George pour la fabrication plus abondante des munitions, sans imposer aux ouvriers une véritable discipline militaire, suspendra les règles syndicales de travail et interdiera les grèves et le lock-out.

L'opinion en Allemagne

LONDRES. — On annonce de source digne de foi que l'Allemagne est consciente qu'elle ne pourra pas égaler les Alliés dans la production des munitions, lorsque ceux-ci auront développé au plein leurs efforts ; elle n'ignore pas non plus que la situation financière de l'Autriche est très précaire.

AUX ETATS-UNIS

Violation de correspondances diplomatiques

WASHINGTON. — On a fait une enquête sur les accusations parues dans les journaux et d'après lesquelles des agents allemands auraient violé le secret de la correspondance des ambassadeurs alliés.

Il résulte de l'enquête qu'aucune plainte n'a été adressée au département d'Etat ; cependant, les ambassades admettent qu'il y a eu violation de leurs correspondances. L'ambassade russe, notamment, signale six cas particuliers où, de toute évidence, son courrier a été ouvert en chemin de fer.

Les agents allemands auraient cherché à s'emparer de secrets relatifs à l'artillerie et aux munitions et intéressant, non seulement les ambassadeurs alliés, mais le gouvernement des Etats-Unis.

La réponse allemande à la note américaine

AMSTERDAM. — Suivant une dépêche de Berlin à la Gazette de Francfort, avant de répondre à la note américaine, le gouvernement allemand entendra, non seulement l'exposé de M. Meyer-Gerhard sur le sentiment américain, mais aussi, selon la Gazette de la Croix, l'opinion de M. Dernburg.

L'identité de Meyer-Gerhard

WASHINGTON. — Le département d'Etat a reçu une dépêche de l'ambassadeur d'Allemagne, actuellement en villégiature à Cedar-Hurst (Long-Island), niant que M. Meyer-Gerhard soit en réalité Alfred Meyer.

Un comité national roumain contre la propagande allemande

BUCAREST. — Le Comité national s'est réuni et a décidé d'entreprendre une campagne contre la propagande et l'agitacion allemandes en Roumanie. MM. Filipesco, Take Jonesco et Delavarnes ont été chargés de rédiger un manifeste invitant le pays à « sauvegarder les intérêts roumains contre les indignes menées allemandes. (Secola.)

La neutralité bulgare

SOFIA. — Une note officielle dément de nouveau les bruits persistants, répandus à l'étranger, suivant lesquels la Bulgarie aurait laissé passer en Turquie une quantité énorme de munitions, ainsi que des transports de benzine et de moteurs destinés aux sous-marins.

Le départ de M. Rizoff

ROME. — Le Corriere d'Italia annonce que le ministre de Bulgarie à Rome, M. Rizoff, a quitté la capitale italienne hier. On sait que M. Rizoff est nommé ministre de Bulgarie à Berlin.

La santé du roi de Grèce

ATHÈNES. — L'amélioration de la santé du roi est sensible. Le catarrhe intestinal s'est arrêté depuis hier.

Le souverain a été transporté sous la véranda du palais, où il est resté toute la matinée à respirer l'air pur.

Voici le bulletin de santé du soir :
« Température, 37°. Puls, 108. Respiration, 22. »

Pour les départements envahis

Le groupe parlementaire des départements envahis s'est réuni au Sénat, sous la présidence de M. Léon Bourgeois. M. Charles Humbert a remis au président un chèque de 500.000 francs représentant un premier versement sur le produit de la « Journée française ».

Le groupe s'est occupé à nouveau de la question de l'organisation des équipes militaires agricoles. Il a entendu la lecture d'un rapport de M. Méline proposant de loger ces équipes dans les locaux communaux au lieu de les domicilier dans les fermes, et, en outre, de veiller à ce qu'on n'y introduise plus des soldats, qui ne savent rien de l'agriculture.

La Journée des Orphelins de la Guerre

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, avait réuni hier les représentants de toutes les œuvres s'intéressant aux orphelins de la guerre, afin d'aboutir à un accord pour l'organisation de la « Journée ». Cet accord est désormais complet. Un comité d'union a été constitué, composé de délégués de l'Orphelinat des Armées, des orphelinats corporatifs et mutualistes et des associations catholiques. La « Journée » fixée au 27 juin sera une grande journée d'union nationale.

DANS L'ARMÉE

Légion d'honneur. — Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur, pour le grade d'officier :

M. Demaris, chef de bataillon au 3^e régiment de marche de tirailleurs ; Joulla, chef de bataillon au 1^{er} régiment mixte de zouaves et tirailleurs ; Datoz, chef de bataillon au 13^e régiment territorial d'infanterie (4^e bataillon).

LA GUERRE AERIENNE

Le bombardement de Karlsruhe

27 morts, 60 blessés

Le correspondant du Temps à Genève télégraphie les nouveaux renseignements suivants, extraits des journaux bâlois, sur le bombardement de Karlsruhe :

Le nombre des victimes du raid des avions français sur Karlsruhe est de 27 morts. Plusieurs blessés ont succombé ; la plus grande partie des autres blessés (ils sont au nombre de 60) sont en voie de guérison.

D'après des constatations officielles, environ 70 bombes ont été lancées sur la ville et ont endommagé plus de 100 maisons.

Les deux premiers aviateurs arrivés au-dessus de la ville lâchèrent leurs bombes sur la place et dans la rue de l'Empereur. La première tomba entre le monument de l'empereur et l'imprimerie Langer, démolissant la voie du tramway, tuant deux personnes et en blessant une autre. Deux autres projectiles atteignirent la poste centrale : l'un défonça le toit de l'aile droite, l'autre atteignit la façade, démolit une statue de pierre et ricocha sur le trottoir, où elle fit explosion. Pendant ce temps, le reste de l'escadrille était arrivé sur la ville, et bientôt on entendit de tous côtés des explosions formidables.

Celle qui fit le plus de victimes se produisit vis-à-vis de l'hôtel Germania, à l'angle du palais des Margraves (bâtiment d'administration) : cinq personnes furent tuées et les bâtiments voisins fortement endommagés. Une autre victime succomba à l'angle de la Kreuzstrasse et de la Markgrafenstrasse. Presque toutes les vitres de l'école supérieure des jeunes filles volèrent en éclats. Deux soldats furent légèrement atteints par des éclats et un arbre fut fauché au Rondelplatz. Sur la place du Marché, une bombe éclata au milieu des échoppes ; une autre, à l'angle de la Hebelstrasse et de la Kirchstrasse, démolissant un toit.

Sur la place du Palais, une bombe endommagea le monument de Frédéric ; une autre s'enfonça près du Hoftheater à un mètre dans le sol. Non loin de là, un autre projectile traversa les trois étages supérieurs d'une maison. D'autres bombes atteignirent la cour de la synagogue et emportèrent un balcon à la Kaiserstrasse.

Tous ces détails ne se rapportent qu'au centre et au nord de la ville. Les autres quartiers ne furent pas épargnés.

Une bombe a éclaté dans le jardin grand-ducal, à proximité des cuisines ; une autre a traversé le toit du palais du prince Max.

Pendant le bombardement régna une panique indescriptible. A l'explosion des bombes se mêlaient les détonations ininterrompues des canons de la défense. Les rues où s'étaient enfoncés des obus non éclatés furent barrées par le landsturm, jusqu'à ce qu'on les eût emportés.

Vers midi, la grande-duchesse traversa la ville en voiture découverte pour s'informer de l'état des victimes.

Les victimes des taubes à Nancy

NANCY (Dépêche particulière). — Deux des personnes blessées par les bombes d'aéroplanes allemands viennent encore de succomber à l'hôpital Henri-Poincaré. Ce sont : le vendeur de journaux Villemain et M. Joseph Moïnier. Ce qui porte à six le nombre des victimes. Mme Caquant est toujours dans un état des plus graves.

Bons et Obligations de la Défense Nationale

Souscrire aux Bons de la Défense Nationale c'est faire un placement avantageux et de tout repos, à courte échéance.

Souscrire aux Obligations de la Défense Nationale c'est faire un placement avantageux et de tout repos, à plus longue échéance, 1920 au plus tôt, 1925 au plus tard.

Souscrire aux uns et aux autres c'est remplir un devoir qui s'impose à tout bon Français, car c'est contribuer à la Défense Nationale en apportant son argent au Trésor.

C'est placer son argent à plus de 5 0/0, d'une façon absolument sûre puisque l'Etat en est garant et que c'est la signature de la France qui est engagée ; c'est défendre son pays avec ses écus quand nos enfants le défendent en combattant pour lui avec leurs fusils et au prix de leur sang.

Il faut conserver en portefeuille et renouveler à leur échéance les Bons et les Obligations de la Défense Nationale qu'on possède ;

Il faut encore acquérir de nouvelles valeurs, soit des Bons, soit des Obligations de la Défense Nationale, selon ses convenances particulières. Le devoir qui s'impose à tous est d'apporter au Trésor du « bon argent français », suivant l'expression si heureuse de M. Ribot ; ce n'est que de la sorte qu'on agira en « bon Français ».

DIABÉTIQUES

tous les 2 ou 3 jours
un Grain de Vals
au repas du soir régularise les fonctions digestives.

Deux théâtres de l'offensive italienne



LE COL DE STELVIO. — Pour gagner Trafoï, l'armée italienne doit emprunter la descente du col de Stelvio. On peut s'imaginer, par l'aspect panoramique de ce rude chemin, les difficultés qu'elle rencontre.



DEUX VUES DE GORITZ. — Goritz est très sérieusement menacée par l'artillerie de nos alliés. La prise de cette place forte entraînera à brève échéance l'occupation de la ville de Trieste.

TRIBUNAUX

La Cour suprême rejette les pourvois Desclaux-Béchoff

C'en est maintenant fini. Desclaux reste condamné à sept ans de réclusion et Mme Béchoff à deux ans de prison.

La Cour suprême, cela ne faisait aucun doute, malgré la thèse soutenue par M. le procureur général Sarrut, a rejeté le pourvoi de Desclaux qu'elle considère comme assimilé à un militaire et par conséquent justiciable du Code de justice militaire.

En ce qui concerne Mme Béchoff, le conseil de guerre était compétent, puisqu'il s'agissait de complicité d'un délit commis à l'armée sur territoire en état de guerre. Les pourvois des deux condamnés ont donc été rejetés.

PETITES CAUSES

Un audacieux escroc. — Dans le courant de l'année 1906, deux sœurs, Mlles Pauline et Marie Méquignon, possédant une fortune de 300.000 francs, firent la connaissance d'un certain Gaston Lapérouse, se donnant comme vicomte et descendant du célèbre navigateur. Beau parleur, jouant à l'homme du monde, Lapérouse ne tarda pas à avoir toute la confiance des deux sœurs, à qui il proposa de gérer leur fortune. L'offre fut acceptée, et, du mois de mai 1906 au mois d'août 1910, le fameux vicomte réussit à se faire confier une somme de 260.000 francs.

Arrêté, en 1911, pour escroquerie et abus de confiance, il était condamné par la cour d'assises à quatre ans de prison. Dès lors la confiance des demoiselles Méquignon tomba ; elles réclamèrent leur capital jusqu'en octobre 1914. N'ayant rien reçu encore à ce moment, elles mirent la justice au courant de leur mésaventure, et, hier, le descendant du célèbre navigateur venait s'asseoir sur les bancs de la huitième chambre. Après plaidoirie de M^e Arnaud, il a été condamné à trois ans de prison.

M^e Louis Emery, qui se présentait pour la partie civile, a obtenu 253.847 francs de restitution.

De l'utilité de la Tour Eiffel. — Dans une chambre de l'École Militaire, des cuirassiers du 1^{er} régiment discutèrent, le 21 mai dernier, sur l'utilité de la Tour Eiffel. « Je préférerais voir la Tour Eiffel détruite que d'être tué ou prisonnier », intervint le cavalier Delhommeau ; puis il ajouta d'autres propos du même genre. Poursuivi devant le deuxième conseil de guerre pour excitation de militaires à la désobéissance, Delhommeau a été condamné, après réquisitoire de M. le commissaire du gouvernement Montel et plaidoirie de M^e Zévaès, à un an de prison et 100 francs d'amende.

Le faux de Mme Lesamedi. — Mme Lesamedi, demeurant à Versailles, était en instance de divorce. Pour se procurer de l'argent, elle voulut vendre des obligations,

et, pour cela, se fabriqua un pouvoir signé de son mari l'autorisant à accomplir cette opération. Après s'être adressée à un agent de change, qui refusa l'achat, elle s'en fut chez M. Bénech, agent d'affaires, qui, moins scrupuleux, se laissa tenter par le bénéfice à réaliser. Cela l'amena hier devant le conseil de guerre, où il avait à répondre, à côté de Mme Lesamedi, du délit de complicité de vol.

Après plaidoirie de Mlle Hyvrard, Mme Lesamedi a été condamnée à un an de prison et 100 francs d'amende, et Bénech, que défendait M^e Chesnay, à six mois de prison.

Les vols du comptable. — Hier a comparu, devant la cour d'assises, un comptable d'une maison de produits chimiques, Charles Vauthier, qui, en quatre ans, détournait, au préjudice de son patron, 133.000 francs. Après plaidoirie de M^e Zévaès, l'employé infidèle a été condamné à cinq ans de prison.

Morts au champ d'honneur

Les capitaines : **Séraphin Morand**, du ...^e zouaves, décoré de la Légion d'honneur, médaillé du Maroc, tombé glorieusement le 17 mai en entraînant ses hommes à l'assaut ; blessé le 14 septembre à la bataille de la Marne, retourné au front à peine remis, cité deux fois à l'ordre de l'armée ; **Louis Brunel**, de l'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, tombé à la tête de sa compagnie le 9 mai, à Neuville-Saint-Vaast ; beau-frère du lieutenant-colonel Paul Valton, de l'infanterie coloniale, prisonnier des Allemands.

Le lieutenant **Jacques Descours-Desacres**, de l'infanterie, cité à l'ordre du jour, proposé pour la croix de la Légion d'honneur, tué à l'ennemi le 3 juin.

Amédée Collin, aspirant au ...^e régiment d'infanterie, tombé glorieusement à la tête de sa section, le 23 mai, sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette.

Le nouveau moratorium des loyers

Le *Journal Officiel* contient un décret qui accorde de plein droit dans tous les départements, aux locataires présents sous les drapeaux, un délai de trois mois pour le paiement des termes de leur loyer qui, soit par leur échéance normale, soit par leur échéance prorogée par les décrets des 14 août, 1^{er} et 27 septembre, 27 octobre, 17 décembre 1914 et 20 mars 1915, deviendront exigibles à dater du 1^{er} juillet jusqu'au 30 septembre 1915 inclusivement.

Le texte de ce nouveau moratorium est de tous points semblable à celui du 20 mars dernier, dont il prolonge l'effet pour une nouvelle durée de trois mois.

Conférences

— Demain, à 4 heures, 66 bis, avenue Malakoff, conférence de M. Jacques Duval sur la réorganisation du travail en France.

Nouvelles brèves

Le conflit entre le gouvernement et le parlement prussiens. — LA HAYE. — Le *Worwaerts*, de Berlin, annonce que le conflit existant entre la Chambre prussienne et le gouvernement, pour la date de clôture de la session, s'est étendu maintenant à la Chambre des seigneurs, qui réclame un minimum de trois semaines pour examiner en commission la loi sur les pêcheries.

Le gouvernement persiste en son projet de clore la Diète prussienne à la fin de la semaine. La Chambre des seigneurs, de son côté, a résolu de ne point discuter la loi sur les pêcheries dans la séance plénière de samedi.

Dans la marine russe. — PÉTROGRAD. — Le vice-amiral Roussine, chef de l'état-major général de la marine, est nommé adjoint du ministre de la marine, tout en conservant ses fonctions de chef d'état-major.

Un démenti de l'agence Wolff. — COPENHAGUE. — Un télégramme de l'agence Wolff dément que le comte Hertling, président du conseil bavarois, songe à prendre sa retraite pour raisons de santé.

Un prisonnier de marque. — CHERBOURG (Dép. partic.). — Parmi les prisonniers arrivés depuis peu à Caen, l'*Echo Normand* relate qu'un officier supérieur, le prince d'Arenberg, proche parent du kronprinz, se trouve parmi eux et qu'en raison de sa haute situation et de son immense fortune il serait l'objet d'une surveillance spéciale.

Accident mortel d'automobile. — VERSAILLES (Dép. partic.). — Hier matin, à 9 heures, sur la route de Choisy, en face de l'aérodrome de Villacoublay, l'automobile de M. Barbier, domicilié à Paris, rue de Flandre, a capoté. M. Barbier a été tué sur le coup. Son chauffeur, M. Follupt, a eu le crâne fracturé ; il a été transporté à l'hôpital civil de Versailles. Son état est grave.

Le feu. — Hier, à 2 heures de l'après-midi, 17, rue Saint-Bernard, à Paris, un commencement d'incendie s'est déclaré dans l'appartement occupé par Mme Berthe Ferré, laquelle a été brûlée aux mains.

Auto contre voiture. — Dans la soirée, hier, à Paris, une collision s'est produite place de l'Etoile, entre une automobile et une voiture de place.

Le cocher, Pierre Sarton, soixante-sept ans, demeurant à Levallois, grièvement blessé, a été admis à Beaujon. Trois personnes qui occupaient la voiture ont dû être pansées à l'hôpital avant de regagner leur domicile.

Nouvelles parlementaires

Le moratorium des échéances commerciales

La commission du commerce a entendu hier les ministres des Finances et du Commerce sur le moratorium des échéances commerciales. MM. Ribot et Thomson ont formulé quelques objections sur le texte de la commission et notamment sur l'amendement de M. Sixte-Quenin.

M. Bienvenu-Martin, ministre du Travail, a ensuite été entendu sur le contrat d'apprentissage.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection *« Excelsior »*. Demander conditions spéciales à ses bureaux.

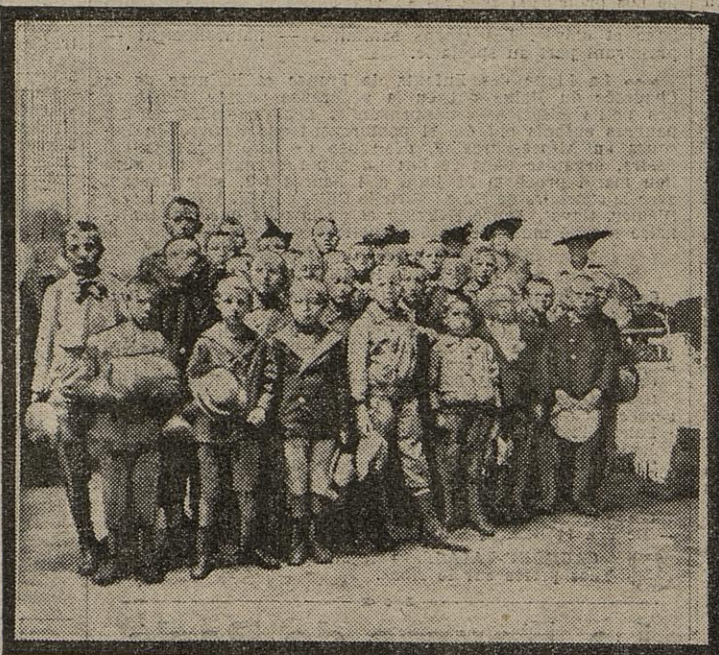
Nos Echos Illustrés



L'ECOLE DU SANG-FROID
Le jongleur américain J. Reynolds pratique ses exercices sur les échafaudages des gratte-ciel de New-York.



LE SAMOVAR DES TRANCHEES
Les Russes ont gardé, à la guerre, le goût de leur boisson nationale. Ils y ont même emmené leurs samovars et, dès qu'il est possible, préparent le thé avec les soins méticuleux qu'ils apportent toujours à cette opération.



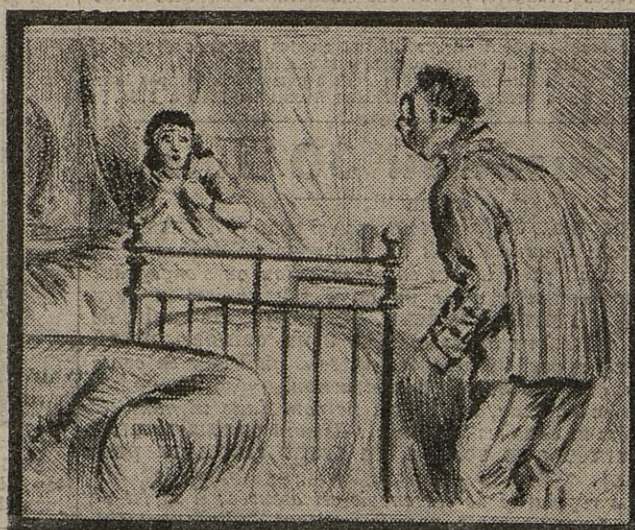
LES VACANCES DES ALSACIENS
Les petits Alsaciens réfugiés à Paris ont été, par les soins de la Société « le Secours en Alsace », envoyés en vacances : chacun d'eux était pourvu d'un trousseau bien garni et de nombreux jouets.



AU PERISCOPE
Officier russe repérant, du fond de sa tranchée, les positions de l'ennemi.



AUX INVALIDES
— Ote-toi donc de d'avant, si de fois i partait.
(Agnès.)



— Si vous voulez prendre votre masque pour la nuit, avertissez d'abord votre femme.
(Punch.)



— Sire, ça va mal! vous n'avez pas de « cœur », vous avez beaucoup de « piques » avec vos voisins, le « trèfle » vous est réservé comme fourrage et vous risquez de rester sur le « carreau ».